



Marianne, une allégorie révolutionnaire ?

Marianne fait partie des symboles républicains français les plus reconnaissables. Elle est souvent coiffée d'un bonnet phrygien. Femme iconique, elle incarne la Liberté, l'Égalité et la Fraternité. Chaque citoyen la reconnaît de manière instinctive. Après la Révolution, elle fut tour à tour célébrée, décriée, réinventée et son image a fait preuve d'une remarquable résilience. Des artistes l'ont représentée sous différentes formes, la plus célèbre demeurant celle de Delacroix, peinture à l'huile réalisée en 1830 en mémoire des barricades des Trois Glorieuses. Représentée en pied à moitié dévêtue, elle occupe la place principale, brandissant dans la main la hampe du drapeau tricolore. Selon les époques, elle répond au type d'une femme aux traits doux, sage, rassurante, quasi masculine ou apparaît coiffée de son bonnet révolutionnaire, exaltée, révoltée, résistante, en lutte.

Rédaction :
Caroline Doridot

Steilen, *La République nous appelle...*, 1915, BnF, Estampes et photographie, FT 5-DC-385 (G, 1)



Pal, Affiche « Société la Française », 1893, Bibliothèque Forney, Réserve AF 49288 - GF

Naissance de « Marianne » pendant la Révolution française

Les hommes de la Révolution de 1789 inventent des allégories et des symboles républicains rompant avec le passé monarchique de la France. L'arbre autour duquel on danse et le bonnet phrygien, attribut des affranchis, voient le jour petit à petit. Un cortège de héros morts pour la République (Bara, Marat, Hoche, Marceau...) sont donnés en exemple des hauts faits de la jeune histoire de la démocratie.

Une femme drapée, portant un bonnet, reprenant la tradition gréco-latine de l'allégorie surgit parmi ces images nouvelles,

qui incarne une valeur féminine : est-ce la France, la République, la Liberté?... Au début de la Révolution, cette image n'est pas dénuée d'ambiguïté.

Le 25 septembre 1792, la Convention décide que le nouveau sceau de l'État sera une figure de la Liberté : « Le sceau de l'État serait changé et porterait pour type la France sous les traits d'une femme vêtue à l'antique, debout, tenant de la main droite une pique surmontée du bonnet phrygien, ou bonnet de la liberté, la gauche appuyée sur un faisceau d'armes, à ses pieds un gouvernail. »

Le prénom Marianne : une origine incertaine ?



1 Selon une première tradition, Marianne viendrait d'un nom espagnol francisé : celui d'un père jésuite, Juan de Mariana.

Né en 1536 en Espagne, il entre dans la Compagnie de Jésus à l'âge de 17 ans. Il occupe une chaire de théologie à Rome, en Sicile puis à Paris. Ses commentaires de l'œuvre de Thomas d'Aquin font sa renommée, ainsi que son *Historiae de rebus Hispaniae*, publiée en plusieurs volumes.

L'œuvre qui nous intéresse s'intitule *Sur le roi et les institutions royales*. Elle est bien accueillie par le roi Philippe III qui désire être à l'écoute de ses sujets. Cependant, Mariana, en détracteur de l'absolutisme royal, justifie le tyrannicide au chapitre VI de son livre, tout en l'assortissant de multiples réserves et précautions.

En France, le livre est très mal reçu. Et quand le roi Henri IV est assassiné (14 mai 1610), une tempête éclate contre les jésuites. Il est ordonné que l'ouvrage soit brûlé en place publique le 4 juillet 1610.

Le nom du jésuite sera francisé et deviendra Jean de Marianne. Les révolutionnaires se seraient donc souvenus de ce nom et auraient appelé leur allégorie de la liberté : Marianne.

Matias Moreno, *El Padre del Mariano*, 1878, Musée du Prado

2 Selon d'autres commentateurs, le prénom de la Marianne viendrait d'une chanson occitane de Guillaume Lavabre (1755-1845). Après l'arrestation du roi, le 10 août 1792, on fredonnait, dans tout le Midi, une chanson leste, « la Garisou de Marianno ». Guillaume Lavabre, auteur de la ritournelle, est artisan cordonnier. Il serait le premier à baptiser la République « Marianne ».

Marianne, jeune femme malade, serait une métaphore de la République attaquée de tous côtés. Dans le sud, on posait souvent la question : « Comment va Marianne ? » c'est-à-dire « Comment va la République ? » Cela signifie-t-il que le nom de Marianne serait d'origine méridionale ? Maurice Agulhon, professeur au collège de France, l'affirme : « C'est bien en effet la chanson de Guillaume Lavabre, le chansonnier puylaurentais, qui en donnant la première occurrence du prénom de Marianne pour désigner la République, fait de cette invention un fait méridional ou, pour mieux dire, occitan. » (Extrait du discours inaugural du Colloque de Puylaurens du 14 au 16 avril 1989)

La chanson : « Marianne, trop attaquée d'une grosse maladie, était toujours maltraitée et mourait de misère. Le médecin, sans la guérir, nuit et jour la faisait souffrir : Le nouveau pouvoir exécutif, vient de lui faire prendre un vomitif, pour lui dégager le poumon : Marianne se trouve mieux. Dillon, Kellermann, Custine ont commencé de chasser la trop méchante vermine, qui a failli l'étouffer, et l'intérieur des intestins sera bientôt débarrassé de vers si malins. L'élixir de Dumouriez, frotté à la plante des pieds, lui a bien dégagé le poumon. »



Albrecht Dürer, *La vierge Marie, l'Enfant Jésus et sainte Anne*, 1501, BnF

3 Enfin, selon d'autres auteurs, Marianne serait une contraction des prénoms des saintes, Marie et Anne, prénoms donnés généralement aux filles aînées, dans les familles catholiques. Les deux tiers des prénoms français avant la période révolutionnaire sont « Anne » et « Marie ». Les ennemis de la République, quant à eux, reprennent tout simplement le nom de Marianne, qui du coup symbolise le peuple.

Les métamorphoses de Marianne

Dans l'*Iconologie* de Cesare Ripa, texte du XVI^e siècle ayant servi de support à de nombreux peintres et graveurs, la Liberté porte un bonnet phrygien à la main.

Un chat est pelotonné à ses pieds.

En 1789, les révolutionnaires choisissent cette figure féminine – mais de manière amusante le chat, trop sage ou chasseur de nuisibles, disparaît – pour en faire le symbole de la République : une République militante et revendicative au bonnet rouge, couleur sang.

Avec la consécration de la III^e République (1870-1940), Marianne opère une étrange mutation : elle revêt les formes, les attributs généreux des campagnes, de ce qui fleure bon une certaine vision de la France rurale, elle se territorialise. Si elle conserve sa majesté, elle trône dans un décor convenu, à la limite du pompier, celui des départements ou des colonies ; ses attributs renvoient à Déméter / Cérès, la déesse antique des moissons. C'est cette Marianne qu'on trouve dans les mairies, et qui n'est pas sans susciter encore des débats à droite comme à gauche. Le régime de Vichy réserve un sort particulier à Marianne, qui rappelle trop au pouvoir collaborationniste ses origines révolutionnaires. L'administration pétainiste s'empare des symboles officiels : sur les mairies et autres bâtiments publics apparaissent les mots « État français »

au lieu de « Liberté, Égalité, Fraternité ». Marianne disparaît des timbres, remplacée par l'effigie tutélaire du maréchal. Le buste est retiré des mairies. Sur les pièces de monnaie, la devise du régime, « Travail, Famille, Patrie » est gravée. La francisque surgit, sans surprise.

Depuis 1946, Marianne a perdu de son caractère militant, et l'on y chercherait en vain l'image d'une, si l'on peut se permettre cet oxymore, « divinité républicaine ». On assiste à un affadissement progressif de l'allégorie (celui de la « foi démocratique »?). Elle a perdu son caractère tutélaire et majestueux, serait plutôt une femme de la classe moyenne, incarnation d'un peuple consensuel face au pouvoir personnel de ce que certains n'hésitent pas à qualifier, dans un régime présidentiel fort, de « monarchie constitutionnel ». Le retour apparent du culte des « grands hommes » masquerait-il le vide idéologique qui a succédé à l'ancienne « religion républicaine » ?



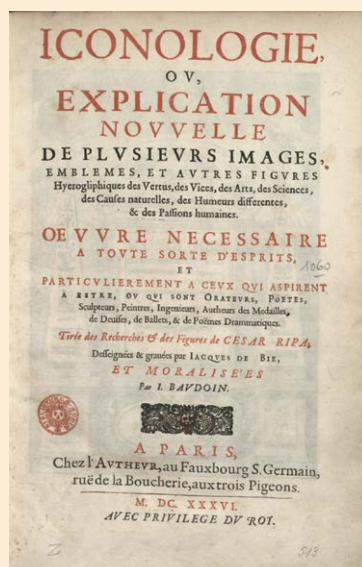
Agence Meurisse, *La nouvelle Marianne* avec M. Mistler et le sculpteur Poisson, 1933, BnF, Estampes et photographie, EI-13 (2898)



Fêtes du 14 juillet à Paris, la Marianne du 10^e arrondissement, Agence Rol.1923, BnF, Estampes et photographie, EI-13 (1034)



Édouard Bernard, « Encore un service rendu à Marianne, grâce à l'Aspirator, 36 boulevard des Italiens. Nettoyage par le vide », 1906, Bibliothèque Forney, Réserve AF 172869 - T137



Cesare Ripa, *Iconologie, ou Explication nouvelle de plusieurs images, emblèmes et autres figures hiéroglyphiques des vertus, des vices, des arts, des sciences...*, 1636, BnF, Réserve des livres rares, Z-513

De son vrai nom Giovanni Campanni (DATES), Cesare Ripa est un majordome attaché à la cour du cardinal A. M. Salviati. Il fait publier son ouvrage *l'Iconologia* en 1593, lequel aura une réelle influence sur la pensée artistique et littéraire des siècles suivants. L'édition originale de 1593 ne comprend pas d'illustrations, malgré les indications de Ripa en ce sens. Elle est suivie en 1603 d'une nouvelle édition qui comporte 150 gravures sur bois.

Recueil de personnifications allégoriques des vertus et des vices, des tempéraments et des passions, Ripa associe différentes sources pour enrichir la signification symbolique de ses figures : hiéroglyphes, encyclopédies médiévales, bestiaires, emblèmes... Il transforme ainsi des concepts en images, en les dotant d'attributs symboliques précis, leur prêtant des expressions censées refléter les qualités de l'âme. Présentée par ordre alphabétique, l'ouvrage est dédié « aux poètes, peintres et sculpteurs, pour représenter les vertus, les vices, les sentiments et les passions humaines. »



Pour la liberté, voilà ce qu'il écrit : « Sa figure est celle d'une femme vêtue de blanc, ayant un sceptre en la main droite, un Bonnet en la gauche, et un chat près d'elle. »

Le sceptre signifie l'Empire de la Liberté, qui ne le tient que de soi-même, étant comme elle est, une absolue possession d'esprit, de corps, et de commodités temporelles, qui nous incitent au bien par divers moyens ; à savoir l'esprit, par une grâce particulière de Dieu, le corps, par l'aide de la Vertu, et la richesse, par la direction de la Prudence. Elle est peinte avec un bonnet en main, d'autant que par une ancienne coutume, les Romains le faisaient porter à celui de leurs esclaves qu'ils voulaient affranchir, et le remettre en liberté, après lui avoir rasé les cheveux ; Cérémonie qui se faisait d'ordinaire dans le temple de la déesse Féronie. L'on met un Chat à ses pieds, parce qu'il n'y a point d'animal qui aime tant la liberté que celui-là, qui ne peut souffrir en aucune sorte d'être enfermé. »

Lecture d'image de « La Liberté guidant le peuple » de Delacroix

Contexte historique

En juillet, Charles X fait préparer dans le plus grand secret « les ordonnances de Saint-Cloud » qui suspendent la liberté de la presse, dissolvent la Chambre et restreignent le droit de vote. Ce retour en arrière antirépublicain va déclencher une insurrection, puis une révolution. Les journalistes, les plus directement touchés, sont les premiers à réagir. Ils vont se réunir au journal *Le National*, manifestant vertement leur désaccord. Après une intervention policière interdisant la parution des journaux réfractaires, le 27 juillet 1830, le peuple de Paris descend dans la rue. Dans la nuit du 27 au 28 juillet, le mouvement devient insurrectionnel, partout des barricades apparaissent : on peut compter plus de 8 000 hommes prêts au combat dans la capitale. Le 29 juillet, Paris est aux mains des révolutionnaires. Le 2 août, le roi Charles X abdique. Louis-Philippe devient « roi des Français ».

Présentation générale du tableau

Achévé en décembre, il est exposé au Salon de mai 1831. Il ne rencontre aucun succès. On peut y voir des révolutionnaires brandissant des armes et franchissant une barricade. À leur tête, une femme les mène à la liberté. Elle est accompagnée de quatre autres personnages, un paysan, un bourgeois, un ouvrier, et un gamin des rues. Des soldats morts gisent à leurs pieds. Elle est le point focal du tableau, vers lequel tous les regards convergent. Le mouvement de cette scène d'action est comme contenu, équilibré, suspendu. Delacroix réunit l'Histoire, la fiction, tous les accessoires de la révolution et crée ainsi une scène d'un symbolisme fort et puissant.

La Liberté : [estampe]
Mouilleron, Adolphe
(1820-1881). Lithographe

Ouvrier manufacturier, il porte une banderole porte-sabre et tient dans sa main gauche un briquet, sabre d'élite de l'infanterie. Un foulard retient son pistolet sur son ventre, à la mode des Vendéens. Républicain, il combat ici pour la liberté des peuples.

Delacroix nous offre la vision inédite d'une Marianne populaire, fouguese, révolutionnaire et victorieuse. Coiffée de son bonnet phrygien, quelques mèches de cheveux flottant au vent, elle personnifie non pas seulement la révolution de 1830 mais les révolutions, et d'abord celle de 1789, des sans-culottes et de leurs combats contre la monarchie. Elle arbore un drapeau tricolore, lequel flotte vers l'arrière, ne faisant qu'un avec son bras. Il est comme une flamme lumineuse, un souffle au milieu des combats. On distingue une ombre sous son aisselle, pilosité jugée déplacée (et de fait ignorée) par les défenseurs de la peinture académique. Rappel des drapés antiques, son vêtement jaune, dont la double ceinture flotte au vent, laisse voir sa gorge généreuse. Son visage rappelle les canons grecs de la beauté : nez droit, bouche sensuelle, regard expressif. Elle est la seule figure féminine parmi les hommes ; elle les regarde, les engageant ainsi à combattre. Personnage universel incarnant la lutte pour la liberté, Delacroix n'oublie cependant pas de la placer dans son époque : la Révolution de 1830. Son fusil en témoigne : c'est un modèle à baïonnette de 1816.



Ce personnage n'appartient pas à la classe populaire. Son habit le prouve, un vêtement noir assez large et une ceinture de flanelle rouge. Son tromblon à deux canons parallèles est une arme de chasse. Delacroix a-t-il voulu idéalement se mettre en scène ? Est-ce un bourgeois ralliant la cause révolutionnaire ? Est-ce un ami du peintre ? Le doute demeure.

Blessé, ce paysan se redresse à la vue de la Liberté en marche. Les couleurs de ses vêtements sont les mêmes que celles du drapeau tricolore, résonance chromatique qui apporte harmonie et équilibre au tableau.

Les trois cadavres au premier plan montrent la violence des combats. Delacroix ne dissimule pas les corps, les montrant dans l'abandon froid de la mort. L'un est à moitié nu, découvrant ses jambes glabres et livides, sa blessure mortelle au flanc droit. Dans cette description d'un réalisme rigoureux, chaque détail ajoute à la crudité lugubre de la scène. La Liberté ne les regarde pas. Elle harangue les vivants à continuer le combat.

On reconnaît les tours de Notre-Dame au loin. Élément d'identification (la scène se déroule donc à Paris), mais peut-être aussi message de réconciliation nationale.

Ce gamin de Paris, symbole de la jeunesse révoltée, semble n'éprouver aucune frayeur au cœur du combat. Coiffé d'un béret de velours noir, sa giberne en bandoulière, il tient des pistolets de cavalerie, avance en s'exposant et exhorte ses compagnons à ne pas abandonner la bataille. Victor Hugo s'en est inspiré pour créer le personnage de Gavroche dans *Les Misérables*.